

Qu'est-ce qui a déclenché en vous le désir d'écrire de la poésie ?

Je crois que c'est la lecture des autres poètes, des grands poètes (Du Bellay, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Laforgue ; plus tard Apollinaire, Reverdy, Cendrars, Eluard, etc.). Je ressentais une émotion particulière, essentielle. Et j'ai rêvé, avec mes moyens, de provoquer à mon tour chez d'autres lecteurs cette sorte d'empathie, de connivence spirituelle.

Comment devient-on un poète reconnu ?

Lentement. En poésie, la revue reste le meilleur banc d'essai pour les débutants. Il existe des ouvrages de référence répertoriant les revues et les éditeurs. On s'abonne à quelques revues, on propose des textes, on s'améliore au contact des autres poètes, on trouve des adresses d'autres revues, d'éditeurs, etc.

Pour ma part, les premiers textes que j'ai envoyés à une revue (j'avais vingt ans) furent refusés. Ça m'a coûté cinq ans de silence. Après, ça a mieux « marché ». Dans les années 80, j'ai rencontré une revue qui s'appelait « *La Corde raide* » dirigée par François de Cornière. Je m'y suis senti spirituellement bien. J'ai connu Louis Dubost qui commençait les éditions du Dé bleu, où j'ai publié mon premier recueil. Des textes parus dans la revue Solaire (qu'animait René Daillie) sont devenus un petit livre dans la même collection. En 1986, mon manuscrit (*Saisons sans réponse*) a reçu le Prix Kowalski qu'organisait la ville de Lyon. Voilà, c'était « parti ».

Mais rien n'est jamais « gagné ». Tout est toujours à recommencer...

Vous écrivez essentiellement des poèmes en prose. Pourquoi cette forme ?

Sans doute parce qu'en même temps que de la poésie, je rêvais d'écrire des histoires, des « romans ». Pas facile à concilier. C'est la lecture d'Henri Michaux, puis de Francis Ponge (*Le Parti pris des choses*) qui m'a libéré. Plus tard, la découverte de Georges L. Godeau m'a montré que nous cherchions le même type de texte : parlant de la vie qui nous entoure, de manière courte, lapidaire, avec le moins de mots possibles, en quinze, vingt lignes, pas plus, -- et, si possible, sans alinéas.

Êtes-vous uniquement poète ou aussi prosateur ?

Mon goût pour les « histoires » m'a fatalement conduit à essayer d'être prosateur, d'écrire aussi des romans (également parce que c'est un genre « reconnu » et qui touche davantage le public, alors que la poésie est confinée trop souvent à la marginalité). J'ai donc écrit et publié des nouvelles (à l'Atelier du gué, dans diverses revues et même dans *Le Monde*). Mais ma « vraie main » est sans doute dans le texte court : je coupe trop, je « sabre » trop, je cherche trop « l'essentiel » pour avoir une vraie écriture de prose – a fortiori « romanesque ».

Les livres de poésie se vendent peu, sont peu lus, les grands médias n'en parlent pas. Que peuvent les poètes face à cette situation ?

Par boutade, je répondrai : écrire autre chose que de la poésie !

Plus sérieusement, c'est un vaste débat. Le mot « poésie » fait toujours florès et on le met à toutes les sauces, mais le genre fait peur. Sa notoriété médiatique est effectivement nulle. Cela dit, un livre de poèmes chez un bon éditeur de poésie trouve autant de lecteurs qu'un roman sans battage publicitaire.

On dit qu'il y a en France 50000 poètes, 5000 livres publiés, 500 revues, 50 éditeurs et 5 lecteurs ! Un devoir de curiosité, sinon de soutien, s'impose donc de la part des poètes envers leurs contemporains.;

De toute façon, même si elle ne permet pas de devenir « notorieux », la poésie en France reste toujours vivante et vivace – et donne plus de chances à un inconnu de « s'exprimer » que dans d'autres genres.

Comment naissent ou se fabriquent vos poèmes ?

A 90%, par observation, par « petites choses vues », ou plutôt par « connivence », croisement simultané dans ma tête entre une « petite chose vue » et une phrase. A condition aussi d'avoir l'esprit en état de réceptivité, de latence, (d'« inspiration » si l'on veut). Souvent beaucoup de mes poèmes sont nés lors de promenades (solitaires de préférence) dans la campagne ou la ville, à pied ou à vélo, parfois en auto. Bien sûr, en même temps je brode, j'arrange, j'invente aussi, j'essaie de traduire mon humeur du moment ou d'incorporer un sens symbolique.

« *Ce vélo sur le balcon* » est né tout simplement de la vision d'un vélo en haut d'un immeuble sur un balcon (mais ça ne devait pas être au 15^{ème} !). « *Les filles dans le rétroviseur* » d'une conversation avec mon ami et poète Jean-Pierre Georges (c'est pour ça que le poème lui est dédié. Mais avait-il dit ça exactement ? Peu importe). « *L'horloge arrêtée* » d'une vieille horloge qui est chez moi dans le salon et qui ne marche pas. « *Ce petit soleil* » d'une promenade automnale en forêt et d'une période de bas moral...

En tout cas (sauf ici pour « *Les filles dans le rétroviseur* », composé plus tard, « à la mémoire »), j'essaie sur le moment d'écrire le maximum du poème, le maximum du « premier jet » (pour cela, avoir toujours sur soi des petits papiers ou un petit magnétophone !). Sinon, je perds « l'instant du poème » et surtout les mots qui allaient avec. Après, c'est beaucoup plus difficile à rattraper, comme des œufs mal montés en neige. Mais, de toute façon, une grande partie du plaisir d'écrire vient de ce dont vous vous sentez maître... et de ce que vous ne contrôlez absolument pas !